



À VENIR «DIE HARD 5»
Belle journée pour mourir
 Bruce Willis reprend son rôle le plus mythique, celui du flic sans état d'âme John McClane, dans un cinquième volet de «Die Hard» forcément explosif.
La semaine prochaine à Bienne

LE BOX OFFICE DE LA SUISSE ROMANDE

(0) Classement précédent
 (N) Nouveauté
 (R) De retour

1	DJANGO UNCHAINED de Quentin Tarantino	(1)	8	RENOIR de Gilles Bourdos	(5)
2	ZERO DARK THIRTY de Kathryn Bigelow	(N)	9	LE HOBBIT: UN VOYAGE INATTENDU de Peter Jackson	(4)
3	ALCESTE À BICYCLETTE de Philippe Le Guay	(6)	10	TABOU de Miguel Gomes	(41)
4	L'ODYSSÉE DE PI d'Ang Lee	(2)	11	CHASING MAVERICK de Curtis Hanson	(N)
5	THE LAST STAND de Kim Jee-Woon	(N)	12	ERNEST ET CÉLESTINE de Stéphane Aubier et Vincent Patar	(9)
6	PAULETTE de Jérôme Enrico	(3)	13	JACK REACHER de Christopher McQuarrie	(7)
7	MAX de Stéphanie Murat	(N)	14	UNE HISTOIRE D'AMOUR de Hélène Fillières	(N)

LINCOLN ★★★ Steven Spielberg livre un flamboyant portrait du 16e président des Etats-Unis

Héros nietzschéen et romantique

EUGENIO D'ALESSIO

«L'esclavage, c'est fini!», lance le président Lincoln (Daniel Day-Lewis) aux pontes des Etats confédérés du Sud venus négocier leur reddition en avril 1865 au terme de la guerre de Sécession. Ce chapitre mythique de l'histoire américaine, Steven Spielberg lui donne le souffle épique d'une aventure palpitante, celle de la démocratie triomphante portée par la figure charismatique du grand émancipateur. Son vingt-septième long-métrage décrit avec le souci du détail historique, un réalisme minutieux, le combat qu'a mené Lincoln en janvier 1865 pour faire adopter par la Chambre des représentants le 13e amendement à la Constitution, qui abolissait l'esclavage.



Magnifiquement interprété par Daniel Day-Lewis, Lincoln est un fin stratège, mais aussi un homme seul. LDD

Loin du tape-à-l'œil de mauvais goût auquel cède souvent Hollywood, le réalisateur américain opte pour une œuvre intimiste truffée de dialogues, qui décortique avec jubilation les mille et une facettes de l'art ora-

toire, de la stratégie politique, des rapports de force, de la parole comme instrument de pouvoir. Peu d'action, mais un déluge de mots, de raisonnements, de débats. Malgré certaines lourdeurs, le scénario concocté par le dramaturge Tony Kushner

réussit l'exploit d'entretenir, deux heures et demie durant, une intensité dramatique presque ininterrompue.

Les scènes de pugilat verbal à la Chambre des représentants sont, à cet égard, d'une délicate puissance évocatrice: le parlement résonne tout à tour de batailles homériques, de formules assassines, de propos haineux camouflés derrière la façade de l'éloquence. Spielberg filme la salle des délibérations comme une arène fiévreuse livrée à l'anarchie, effrayante de violence, infestée de fauves

prêts à s'entre-dévorer, un champ de bataille qui renvoie symboliquement à la sanglante séquence d'ouverture où soldats nordistes et sudistes s'étripent dans un corps-à-corps apocalyptique. Mais avec son «Lincoln», Steven Spielberg dépeint surtout un portrait saisissant du 16e président des Etats-Unis. Même s'il ne dissimule pas sa vénération pour le chef d'Etat, le cinéaste évite le piège de l'idolâtrie. Il montre, dans un même élan, la noblesse d'âme du personnage, proche des opprimés, mais aussi sa face la plus som-

bre, celle du grand marionnettiste qui n'hésite pas à recourir à des procédés peu démocratiques pour acheter les voix de ses adversaires. A mille lieues du prophète moraliste, Lincoln demeure un «praticien de l'art du possible», pour paraphraser l'historien James McPherson.

Spielberg dessine aussi les contours d'un héros à la fois nietzschéen et romantique, surhomme qui transcende ses déboires, doublé d'un être solitaire frappé de mélancolie. Sur son lit de mort, dans une posture rappelant celle du tableau de Mantegna, Lincoln accède à une dimension christique.

Ces contradictions et cette richesse humaine, seul Daniel Day-Lewis pouvait leur donner corps. Habité par son personnage – «J'ai passé une année entière à penser Lincoln» –, l'acteur irlandais-britannique, dont la ressemblance physique avec le président est fascinante, tutoie le génie. Eblouissant, son Lincoln à la démarche hésitante, à la voix de fausset, haut-de-forme vissé sur la tête, fera date.

INFO+
Lincoln
 De Steven Spielberg (Etats-Unis). Avec Daniel Day-Lewis, Joseph Gordon-Levitt. Actuellement au cinéma Lido 2 de Bienne, ainsi que ce prochain dimanche à 17 h au Palace de Bienne. A voir également ce soir, demain et dimanche à Tavannes; les 9 et 11 février à Moutier et à partir du 13 février à La Neuveville.

BIENNE, TRAMELAN

Zero dark thirty ★★★



«La traque de Ben Laden filmée avec une froideur ascétique. Haletant et sans jugement.» Steven Wagner

BIENNE

Django unchained ★★★



«Le maestro Tarantino se fend d'une suite en Colt majeure et se montre virtuose de bout en bout. Jubilatrice.» Patrick Baume

BIENNE, BÉVILARD, MOUTIER

Happiness therapy ★(★)



«Casting de dingue pour ce film sympa, mais trop lisse, sur la folie.» Nicole Hager

★★★ A ne pas manquer
 ★★ A voir ★ Bof ✗ Non merci

« Les scènes de pugilat verbal au Parlement sont d'une délicate puissance évocatrice. »

RENOIR ★★ Un portrait de famille qui évolue par petites touches

Passage de flambeau entre deux génies

STÉPHANIE MAJORS

C'est une jeune fille qui nous fait entrer dans le monde de Renoir. Andrée (Christa Theret) veut poser pour le peintre déjà reconnu comme un grand maître. En Provence, dans un décor de verdure, de soleil et de fruits, on entend le doux cisèlement des cigales. Et pourtant, au loin, la guerre fait rage. Nous sommes en 1915. Renoir, veuf, âgé, peint



Michel Bouquet compose un peintre au soir de sa vie tandis que son fils (Vincent Rottiers) n'est encore qu'un cinéaste en devenir. LDD

toute la journée entouré de «ses» femmes, anciens modèles restés auprès de lui par fidélité. Le bonhomme a entretenu avec chacune une relation intime. L'émotion est grande quand rentre du front, blessé, Jean (Vincent Rottiers) son fils préféré. Celui-ci n'a alors que 22 ans mais le combat l'a fait mûrir prématurément. Le cadet des trois frères, Coco (Thomas Doré), traîne autour de la maison. Il ap-

prend la vie seul au jardin et dans les livres. Nous aussi, spectateurs, nous apprenons en regardant. Contemplatif, le film évolue comme le peintre construit son tableau de la jeune beauté: par petites touches. La lumière glisse dans la chevelure rousse, souligne le velouté de la peau et le pinceau du vieux monsieur caresse la toile comme si lui-même caressait la femme. L'usure et la maladie n'ont en rien émoussé la sensualité de l'artiste. Un peu enfant aussi («Un tableau doit être aimable et heureux», dit-il), Renoir ne veut ni voir ni montrer les atrocités de la guerre.

Peut-être à cause de sa forte personnalité, Pierre-Auguste n'était pas très à l'aise dans son rôle de père et sa relation à Jean se caractérise par l'incommunicabilité. Malgré tout, on sent un amour immense et l'on comprend l'influence que l'un peut avoir eue sur l'autre. Si le paternel a déclenché une

sensibilité, c'est la muse Andrée qui sera déterminante dans le choix du fils pour le cinéma puisque c'est elle qui va l'intéresser à cette nouvelle forme d'art. Autre épreuve prépondérante dans l'évolution du jeune officier idéaliste: la jalousie...

On passe un très beau moment, autant par la grâce des acteurs que par la maestria de l'équipage technique (image, lumière, musique). Pourtant le film pêche un peu par naïveté. Doit-on incriminer le livre à l'origine du scénario? Ecrit par l'arrière petit-fils de l'artiste, le récit manque cruellement d'esprit critique et de prises de positions fortes. Du coup le réalisateur, venu du monde de la publicité, ne prend pas beaucoup de risques et c'est dommage.

INFO+
 Actuellement au cinéma Apollo de Bienne. Les 9, 10 et 12 février à Tavannes. Les 10 et 12 février à La Neuveville et les 13 et 14 février au cinéma de Bévilard.

ARBITRAGE ★★

Sexe et finances: petites magouilles entre amis



Dans «Arbitrage», Richard Gere incarne le mal du siècle: un spéculateur sans scrupule qui s'apprête à flouer partenaires financiers et proches.

Même si le réalisateur s'en défend, Richard Gere dans la peau de Robert Miller fait quand même un peu penser à Madoff, l'escroc du siècle. Il fait également penser à Ted Kennedy, sénateur et frère du président, qui se trouva en fâcheuse position après un accident de voiture ayant coûté la vie à sa passagère. Subtil mélange des

genres qui entremêle finance, pouvoir, séduction et apparence, «Arbitrage» est un thriller plaisant, qui vaut autant par le jeu des acteurs que par ses nombreux rebondissements. PIERRE-ALAIN KESSI

INFO+
 A voir les 13, 15, 16 et 17 février au Cinématographe de Tramelan.